Mlle DE MAGLAND[1].

XII.

Depuis le fatal moment qui l'avait séparée de Raoul, Marie ne l'avait ni cherché ni évité ; lui, qui avait tout prévu, hors cette réserve silencieuse, sans un seul reproche, sans une plainte, sans aucun effort pour rappeler le passé, crut d'abord, dans un moment d'humeur jalouse, à la possibilité d'une guérison trop prompte aux blessures qu'il avait faites. Cette dignité dans le malheur et cette chasteté dans le souvenir, le blessaient profondément ; il n'est point d'homme, si détaché qu'il soit, qui se résigne à perdre l'estime du cœur où il a régné. Raoul eut préféré cent fois la haine ou le mépris manifestes de Marie que cette froide dignité ; alors il aurait pu essayer de se faire entendre, et qui sait quelles paroles il n'aurait pas trouvées dans son amour pour se justifier ! mais devant ce silence froid et grave comme la tombe, il comprit qu'il avait mis entre lui et Marie la barrière qui s'élève entre la victime et l'assassin.

Le moment de quitter le Pré-de-Vert était enfin arrivé pour

(1) Voir les livraisons 126, 127, 128 et 129, tom. XXI, p. 513 ; tom. XXII, p. 55, 144, 248 et 492.

Marie ; elle n'avait plus que deux jours à passer auprès de Sara, qui l'aidait tristement dans les préparatifs du départ. De douces paroles, de tendres promesses de s'écrire, de se revoir s'échangeaient entre les deux amies, quand un domestique entrant précipitamment annonça qu'une dame du voisinage s'étant trouvée gravement indisposée à leur porte, ses gens demandaient quelques instants d'hospitalité ; avant que Sara ait eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait, Marie avait reconnu Alix, en apparence évanouie, quoique fort rouge, que ses domestiques déposèrent dans le parloir.

Marie soutint cette épreuve avec plus de fermeté qu'elle-même n'eût osé l'espérer, et la satisfaction d'avoir pu triompher de ses premières impressions lui donna une exaltation qui doubla son courage. Quand Alix reprit connaissance, elle put la voir debout à quelques pas d'elle, les yeux secs, la considérant en silence ; sans doute elle se préparait un triomphe dans les angoisses de sa victime, peut-être s'attendait-elle à une scène de violence et de larmes, mais Marie resta calme et muette. Dans les gens accoutumés à cette réserve pour eux-mêmes, à ces égards pour les autres, qu'impose la bonne éducation, cette habitude d'enfance a tant de force, s'affranchir des convenances est si impossible, que vainement on forme le projet de s'y soustraire ; ainsi, malgré la tempête qui grondait sourdement dans le cœur de Marie, elle ne fut point au-dessous d'elle-même et se contint jusqu'au bout ; elle jeta un dernier regard froid et dédaigneux sur son indigne rivale et sortit. — Mme O'Kennely la suivit, laissant Alix aux soins de ses gens qui avaient bouleversé le paisible cottage pour secourir leur maîtresse dont l'indisposition fut de courte durée ; elle dut bientôt regagner sa voiture sans avoir revu les maîtres de la maison.

Sara trouva Marie la figure cachée dans ses mains, tous les membres agités de spasmes convulsifs qui semblaient devoir la briser, et jetant des cris déchirants ; elle la prit dans ses bras en s'efforçant de la calmer ; ses sages et douces consolations ne restèrent pas sans effets ; les larmes de Marie cessèrent de couler ; ses gémissements se turent, et sa douleur céda à son courage. Chez les femmes qui souffrent, la finesse divinatrice des organes triple au moins de puis-

sance ; leur cœur voit plus loin que leurs yeux ; Marie avait deviné plutôt qu'elle n'avait vu l'état de grossesse d'Alix, et, malgré son excellente nature, elle ressentit un mouvement de haine qui fit taire momentanément son désespoir ; elle avait cru avoir épuisé la souffrance jusqu'à la lie, et s'étonna de trouver encore tant de fiel au fond du calice. — Alix mère ! c'était la seule idée cruelle qui ne se fut pas encore présentée à son esprit. — Grand Dieu ! s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de Sara, c'était donc à elle qu'était réservé le bonheur d'aimer un être qui tiendra l'existence de Raoul ! Hélas ! la Providence savait que toutes mes forces n'auraient pas suffi pour l'aimer assez ! heureuse femme, qui porte son nom, qui s'avance dans la vie fière et tranquille sous cette égide de bonheur ! Qu'il m'a fallu de courage pour ne pas donner à l'orgueilleuse le spectacle de mon désespoir jaloux ! Souffrances misérables, qui humilient mon cœur en même temps qu'elles le déchirent ! — O Sara ! venez en aide à ma faiblesse ! la vue de cette odieuse femme a fait saigner toutes mes blessures ! elle jouit de tous les biens qui m'étaient promis ; elle va vivre où je suis née, où j'ai été aimée ; elle profane de sa présence le nid de mes rêves envolés ; elle est la femme de Raoul ! Oh ! cette femme me fera comprendre la haine ! — Sara usa de tous les moyens que lui suggéra son amitié pour calmer ce nouveau paroxisme de douleur, et ne quitta plus Marie jusqu'au moment du départ.—Le lendemain, une voiture attendait à la porte du Pré-de-Vert les tristes voyageurs qui ne pouvaient s'arracher des bras de leurs amis. — Nous irons passer l'hiver auprès de vous, disait M. O'Kennely à M. de Malvignane ; plus tard nous irons en Italie ensemble, nous nous quitterons le moins possible. — Adieu, disait Auguste, en serrant les mains de Marie ; adieu ! et sa voix oppressée trahissant son émotion, il s'approcha de Beppo qui semblait comprendre la douleur de tout ce qui l'entourait, et baisa sa bonne grosse tête sur laquelle il laissa tomber plus d'une larme. — Ce pauvre animal est triste aussi, dit Marie, ce sera le seul ami que j'aurai là-bas. — Enfin, il fallut se séparer, les chevaux s'élancèrent au galop ; Marie se pencha à la portière pour envoyer un dernier adieu à ses amis restés muets et immobiles à la place où elle les avait laissés. Tant que la voiture par-

couru les sites qui lui étaient familiers, il lui sembla à chaque sentier, à chaque détour de la route qu'elle allait voir paraître Raoul; elle demandait au ciel de lui épargner cette cruelle épreuve, et pourtant, quand elle eut franchi les dernières limites des lieux où elle pouvait l'apercevoir, quand elle vit l'horizon s'agrandir, se dérouler, elle retomba à sa place, serrant son cœur de ses deux mains pour ne pas éclater en sanglots ; — et la route s'enfuyait à ses yeux comme s'échappe la vie, étalant des fleurs que nous n'atteignons jamais !

XIII.

LETTRE D'AUGUSTE DE BLOSSAC A CHARLES DE ROUVRAY.

« Je serai auprès de toi presqu'aussitôt que ma lettre, rien ne me retient plus ici : M^lle^ de Magland est partie, je suis encore tout froissé de la triste impression que son départ m'a causé, et pourtant, tu peux me croire, mon affection pour elle ne ressemble en rien à l'amour. Tel est le sentiment de respect et d'admiration que m'inspire cette noble créature, que, malgré le charme de sa personne, il ne m'est pas arrivé une seule fois d'emporter, en la quittant, une pensée que j'aurais craint de lui avouer; cette femme est si chaste et si pure qu'elle ignore la pudeur ; l'abandon de ses manières ne permet jamais aucune liberté, et la réserve la plus étudiée l'eût entourée de moins de respect que ne le fait son laisser-aller si plein de grace et de naïveté. J'éprouvais près d'elle cette jouissance profonde qu'on trouve dans une vraie sympathie, alors qu'un échange de pensées, souvent fait sans l'aide de la parole, par une espèce d'intuition magnétique, nous révèle une ame sœur de la nôtre ; il en est qui se touchent au premier regard ; pour celles-là, même en amitié, le temps n'est compté pour rien, elles ont le génie de l'affection. Marie est pour moi l'œuvre la plus parfaite de

la création ; c'est un mélange de plusieurs facultés de l'ame qui semblent s'exclure ; le charme de l'insouciance, de la gaîté uni à la plus profonde sensibilité : c'est la douceur, la malice, la tendresse, la mélancolie qui se peignent tour à tour sur sa mobile physionomie ; elle est timide et fière, spirituelle et bonne, qualités presque inconciliables chez les femmes. Je l'aime assez pour sentir que je ne pardonnerai jamais à Raoul le mal qu'il lui a fait, quoique je sois sûr d'avance qu'elle sera bien vengée ; Alix s'en chargera. Les derniers évènements ont mis complètement à nu toutes les tortuosités de cette abominable nature ; c'est une femme qui nourrit, avec un amour prudent, le plus profond égoïsme dans le seul coin de son cœur réservé pour la vérité. Pour elle, tout ce qui fait l'existence, aimer, sentir, se passionner, se dévouer même, toutes les affections de l'ame, toutes les actions de l'esprit, ne sont que des moyens ; tout est joué chez elle ; le penchant à la feinte est en elle une passion, et son amour pour l'intrigue et la ruse est si vif qu'au besoin il serait désintéressé. Sa vie est toute emmiellée de fausses vertus, plus honteuses que des faiblesses, mais elle vendrait son ame avec tous ses vices pour servir ses haines... Dans son audacieuse bassesse n'a-t-elle pas osé feindre une indisposition qui l'aurait surprise non loin du Pré-de-Vert, pour aller braver cette pauvre Marie jusque dans l'asile que lui offrait l'amitié ! Le sort a voulu que je ne fusse pas là dans ce moment ; je t'avoue que depuis lors j'éprouvai un besoin extrême de lui payer ce procédé. Hier, j'allai à Hauterive pour faire mes adieux à la mère de Raoul ; Alix était auprès d'elle, je m'y attendais, et pourtant sa vue me causa la répulsion que donne l'aspect d'un reptile venimeux ; après quelques instants d'une conversation générale, Alix se pencha vers moi et me dit à voix basse : — Mlle de Magland ne devait-elle pas aller habiter la terre de son oncle ? peut-être espère-t-elle, en restant ici, trouver un parti qui réparera les torts de la fortune envers elle, ajouta-t-elle en me jetant un regard insidieux ; mais quand une fille a manqué un mariage, il lui est bien difficile d'en rencontrer un second. — Blessé au vif de l'effronterie avec laquelle elle osait aborder une telle question, je ripostai sans aucun ménagement : — Si vous interrogiez votre conscience, madame, elle vous répondrait que tous les hom-

mes qui connaissent Mlle de Magland aspirent au bonheur de lui rendre la fortune que le sort lui a enlevée, mais tous aussi sentent qu'après la double trahison dont elle a été la victime, elle doit singulièrement mépriser les hommes... et même les femmes. — Elle fait bien de quitter le pays, répondit Alix, ayant l'air de n'avoir ni entendu ni compris, car son histoire a fait beaucoup jaser, et la réputation d'une femme est quelque chose de si fragile qu'on doit craindre tout ce qui peut la ternir; il est vrai que Marie tient peu à tous ces préjugés, dit-elle en appuyant sur le mot. — Je ne la croyais pas assez abandonnée de tout respect humain pour qu'elle osa tenter ma patience à ce point; tant d'audace me révolta, et, au risque de me montrer brutal, je voulus lui prouver que je ne pouvais plus être la dupe de ses semblants de vertu. — Vraiment, madame, ce que vous me faites l'honneur de me dire me rappelle que, à une époque peu éloignée de nous, je me suis permis des soupçons dont tout aujourd'hui me prouve le peu de fondement, dis-je, en promenant mon regard le plus insolent sur la rotondité de sa taille qu'elle étalait avec toutes sortes d'orgueilleuses minauderies; ce fut le jour où j'ai trouvé ce précieux tissu, à vous appartenant, dans la chambre de Raoul, le lendemain de la soirée où il vous y donna l'hospitalité... après l'orage... vous vous souvenez? En disant ces mots, je tirai de ma poche le mouchoir imprégné de musc qui m'avait révélé sa visite chez Raoul. — Une sourde exclamation s'échappa de son gosier; elle resta un moment sans pouvoir parler, frappée de stupeur; elle avait cru jusqu'alors que toutes ses infâmes fourberies étaient restées un impénétrable mystère. — Monsieur, répliqua-t-elle enfin, pâle de fureur, Raoul saura cette insulte, je porte son nom, et... — Parbleu! madame, répondis-je sans m'émouvoir, Raoul peut bien être soigneux de votre honneur, il lui a coûté assez cher! non seulement il l'a payé de son propre bonheur, mais encore de celui d'une autre! Je suis, d'ailleurs, tout-à-fait à ses ordres. — A ces mots, je la laissai stupéfaite, anéantie, et, prenant congé de Mme de la Rochemarqué, je quittai Hauterive probablement pour toujours. J'ai passé deux jours à Rolle à attendre Raoul, qui n'a pourtant pas été assez sot pour venir me demander raison de mon impertinence, et je pars satisfait, heureux d'avoir humiliée,

blessé, écrasé cette odieuse Alix. C'est bien peu pour tout le mal dont elle est la funeste cause !

« Je suis décidé à visiter l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre, et, à mon retour, j'irai en Provence, à Malvignane, où je resterai jusqu'à ce qu'on m'en chasse. Adieu. »

Il y a, dans notre France, un coin de terre privilégié, où le ciel est toujours pur, le soleil toujours resplendissant. L'hiver ne flétrit jamais la verdure des prés semés de narcisses, de violettes, de jacinthes et d'anémones bleues ; les lieux en apparence les plus incultes sont couverts de thym, de serpolet, de lavande, de genevriers qui jettent à la brise leurs parfums pénétrants. Les sentiers les plus déserts sont bordés de lauriers roses et d'arbousiers, sous lesquels fleurissent des tulipes aux mille couleurs, et la fraise embaumée. Dans ce pays fortuné, l'homme s'endort au pied de son figuier, au milieu de sa vigne, qui prennent racine au creux des rochers, et la vigne et le figuier lui donnent tout ce qu'ailleurs il oserait à peine attendre d'un travail pénible et de soins assidus ; les orangers, les citronniers forment d'immenses bosquets d'un vert sombre, au dessus desquels les palmiers balancent leurs panaches élégants. Des montagnes hardiment découpées, souvent couvertes de bois de pins et de lentisques, abritent contre les vents du nord cette plaine riche et fleurie comme la *Vega* de Grenade, qui s'étend le long de la mer, de Marseille à Nice. C'est le spectacle le plus grandiose et en même temps le plus gracieux que cette mer de la Méditerranée : c'est celui qu'on ne contemple jamais sans un nouveau sentiment de surprise et d'admiration ; tantôt elle semble s'épancher au loin comme un grand lac aux flots d'azur sur lequel la voile triangulaire de la tartane passe comme l'aile blanche d'un cygne ; tantôt on la voit palpiter fière et capricieuse sous le bateau du pêcheur catalan. Parfois aussi elle s'élance en bouillonnant contre le roc qui la repousse, et, mugissante, elle revient encore avec de hautes vagues qui montent furieuses, retombent et s'aplanissent comme une nappe d'argent ; son aspect varie sans cesse, et toujours il offre à la pensée un espace immense où l'ame fatiguée se repose, où le sentiment poétique s'éveille, où les rêveries s'égarent, et l'on se laisse aller avec délices à toutes ces émotions. Que de

fois, quand on a joui de ce splendide spectacle, les rêves viennent en reconstruire fabuleusement les effets magiques !

C'était dans ce coin de terre si favorisé du ciel que la famille O'Kennely était venue passer l'hiver auprès de Marie. Cet adorable couple, qui donnait l'exemple des vertus qu'il prêchait, s'était entièrement dévoué à leur amie; c'était de ces ames à la fois pleines d'énergie et de tendresse, dont l'activité ne s'exerce que pour autrui, jamais pour elles mêmes; Sara et son mari entreprirent la tâche difficile de ramener Marie à la tranquillité; au bonheur; ils santaient que c'était tenter l'impossible. L'affection sans borne de Sara, la haute raison et la douce philosophie de son mari, dispensant tour à tour le blâme et le conseil, aidèrent plus d'une fois Marie à vaincre ses douleurs, et lorsqu'au printemps il fallut se quitter encore, ils pûrent emporter l'espoir qu'elle se résignerait à son sort. Ce fut à son retour au Pré-de-Vert que Sara lui écrivit la lettre suivante :

XIV.

Mme O'Kennely a Marie de Magland.

Nous voilà encore une fois dans ce lieu de prédilection, que j'aurais revu avec tant de plaisir, s'il n'avait pas fallu vous quitter pour y revenir; où je serais si heureuse si j'avais seulement l'espoir que vous le serez un jour vous-même; laissez-moi croire, ma chère Marie, que mes vœux les plus ardents seront exaucés, et que vos blessures se fermeront un jour. Dieu a de grandes miséricordes pour les ames comme la vôtre. La Providence vous doit de vous aider à vous guérir du rude coup qui vous a frappée, car, noble cœur que vous êtes, vous l'avez reçu sans colère et sans haine. Ne laissez pas alanguir votre esprit dans les rêveries et les exaltations solitaires ; demandez au travail le secret d'échapper à leur charme

décevant, poison funeste qui détruit les plus belles organisations. Quand le calice se montrera trop amer, songez qu'il est encore des affections sincères, des sentiments vrais, des cœurs qui vous sont tout dévoués, et que Dieu n'a pas mis le bonheur ici-bas dans l'amour seulement. Laissez poindre à votre horizon l'espoir des jours meilleurs ; l'espérance est comme ces fleurs qui croissent et s'épanouissent sur le roc battu par la tempête, elle fleurit dans les cœurs les plus dévastés. D'ailleurs, quelque puissance de commémoration que l'homme ait pour la douleur, il ne peut consacrer ses jours à d'éternels regrets; en admettant qu'on puisse appliquer ce grand mot d'éternel, à des peines qui durent si peu, quand elles durent toute la vie. Pourquoi crier sans cesse que la joie est passagère, et oublier que le deuil doit à son tour passer comme tout ce qui tient à l'humaine nature? A chaque pas que nous faisons dans la vie, nos douleurs s'éloignent de nous; et quand nous nous retournons pour voir le géant dont la hauteur écrasante semblait menacer nos jours, nous ne voyons plus ! A l'entrée de la vie, l'imagination pare l'amour, l'amitié et toutes choses de couleurs si éclatantes, qu'il est impossible, quelque belle que soit la réalité, qu'elle n'éprouve pas de cruelles déceptions; mais il ne faut pas se retirer devant l'avenir comme devant un ennemi avec lequel on dédaigne de combattre ou de se réconcilier ; vos plaies saigneront longtemps encore ; l'oubli vous sera moins facile que le pardon ; les femmes ont sur les hommes le triste avantage de la constance ; nous tenons à notre amour comme eux à leur honneur ; mais le temps qui nous entraîne avec lui, et nous modifie à notre insu, vous amènera un jour à sentir que les sources de l'amour tarissent, et que lui même n'est pas l'histoire de la vie tout entière ; vous comprendrez combien les joies paisibles de la sainte amitié sont préférables aux bonheurs tourmentés de la passion ; vous arriverez à penser qu'il est doux après un long temps d'orage, de se reposer dans un sentiment calme et durable. Ne repoussez pas, je vous en supplie, les biens à votre portée, jouissez-en, au lieu de les méconnaître ; reprenez vos habitudes studieuses; livrez-vous à la toute puissance que les arts exercent sur vous ; laissez-vous aller aux impressions douces et tranquilles que vous trouverez autour de vous; ne refusez pas votre

admiration aux beautés de la nature ; il y a tant d'harmonies mystérieuses entre elles et une ame brisée ! l'esprit se ressent de cette influence magnétique qui détend les ressorts du cœur et mène à l'attendrissement par la contemplation. Quelles sont les douleurs que ne peut endormir le bruit du vent dans les jeunes feuilles des forêts, que le parfum des prairies ne peut bercer, qui sont sourdes aux murmures lointains des torrents, indifférentes aux brumes argentées du matin, aux chaudes vapeurs du soleil couchant ? Ces accents de la nature trouveront un écho dans votre ame ; elle n'est point de celles pour qui l'hiver n'a point de deuil, le printemps point de fêtes. Je sais, hélas ! que malheureusement ces natures-là s'attachent bien plus aux misères qu'aux joies de leur existence ; que la souffrance est répartie ici-bas en raison des facultés que nous avons reçu du créateur, mais qui sait, après tout, si ceux qui jouissent en oubliant ne sont pas plus malheureux que ceux qui ne croient plus au bonheur, mais qui se souviennent ?

Quoique je ne sois plus auprès de vous, ma chère Marie, pour vous aider à supporter le poids de vos douleurs, promettez-moi que vous ne vous laisserez plus aller à ces stériles découragements sous lesquels l'ame reste affaissée et meurtrie ; je redouterais moins pour vous l'action vivace du désespoir que cet état effrayant de torpeur où je vous ai vue si souvent. Souvenez-vous que je m'arroge le droit de vous demander compte de l'état de votre cœur, et que mon plus vif desir est d'en chasser toute pensée étrangère à la sainte amitié que je vous ai vouée.

Adieu, tout le monde ici vous aime et vous regrette.

XV.

Marie a Sara.

Votre départ m'a tout enlevé, Sara; vous seule me défendiez de ces regrets énervants, de ces affreuses tristesses, de ces pensées amères qui dévorent ma vie ; maintenant une sombre rêverie enveloppe tous mes jours, et ne me laisse sentir que l'abominable supplice de tourner sous le fouet de la même idée. J'ai pu facilement supporter mes revers de fortune, je me suis pliée à d'autres habitudes, mais quand chaque minute apporte une douleur qu'il faut dissimuler, un sentiment qu'il faut faire taire, une émotion qu'il faut réprimer, alors l'existence devient un intolérable tourment, et s'use vite si elle ne se brise dans cet effort ; un chagrin continuel est le poison de toutes les vertus, de tous les talents, et les ressorts de l'ame s'affaissent entièrement dans l'habitude de la douleur. J'ai essayé de combler le vide affreux de mon cœur en reprenant mes anciens travaux, mais j'ai acquis la triste certitude que les talents, pour s'exercer, ont besoin d'être servis par une profonde indépendance de l'esprit. Les arts sont le luxe du bonheur; quand je songe à mes premières années, si belles, si calmes, si pleines d'espérance et de sécurité, à ce temps où j'étais protégée par tant d'affection, je peux à peine croire à un réveil si fatal. Mon ame tout entière s'était placée dans mon amour, je ne vivais que pour lui, j'avais concentré en lui tout espoir, tout avenir ; et, après l'avoir nourri de son propre sang, de sa propre vie, se l'arracher violemment du cœur ! N'avoir plus de port pour s'abriter, plus d'asile pour se recueillir, plus de dieu sur son autel ! Quelle destinée ! et c'est la mienne ! Moi, faite pour les joies de la famille, pour les chastes et paisibles délices du foyer domestique ; moi, née pour toutes ces félicités que tant de femmes possèdent sans les comprendre, je dois y renoncer pour toujours ! jamais de ces doux moments que

donnent ces saintes affections ; point d'enfant suspendu au col de son père, point de joies à partager, point de ces bonheurs qui marchent le front levé ! au lieu de tous ces biens, le vide affreux, la langueur mortelle, les plaies envenimées que laissent au cœur la perte de tout ce qu'on aime ! Ah ! Sara, si la justice éternelle n'est pas un mensonge, c'est au moins une cruelle énigme pour quelques-uns !

Votre lettre est venue me rappeler cet espoir d'un meilleur avenir, que vous m'offriez dans vos adieux, pour adoucir l'amertume des miens. L'espérance ! c'est elle qui éternise nos malheurs en les caressant ; si je pouvais adopter ses trompeuses promesses, certes, ce serait quand, passant par vos lèvres, elles se teignent de la bienveillance qui les inspire, mais quand il ne reste plus qu'à emporter son passé au travers des ruines de son avenir, on n'espère plus rien, ni des hommes ni du temps. Peut-être le temps adoucit-il l'expression de nos peines, peut-être apprend-il à nos blessures à ne saigner qu'en dedans, mais croyez qu'il ne console que ceux qui n'ont pas besoin de l'être. J'aime de cette adoration infinie qui triomphe de toutes les douleurs, et qui survit même à la trahison. Je pourrai en mourir, peut-être, mais je ne pourrai me consoler ni me résigner ; la résignation est impossible à ceux qui n'ont rien où se rattacher. Savoir s'apaiser sans se refroidir, se contenir sans s'effacer, sont des vertus qui me manquent. J'ai vidé une coupe d'infortune qui aurait pu suffire à la vie la plus longue, et la souffrance, féconde en enseignements, m'a appris que la douleur est si bien faite pour le cœur de la femme, qu'il ne se complète que par elle. Le véritable amour survit à tout, il règne seul sur les débris des affections qu'il a détruites, il vit de ses propres tourments, il se repaît de ses angoisses ; le cœur qui saigne, qui demande grace, il le poursuit, il le déchire, il le dévore, mais il ne le tue pas, et pourtant, combien mieux vaudrait s'éteindre victime de ses illusions que de survivre à leur ruine !

Qu'il faut avoir confiance en votre douce et patiente amitié, chère Sara, pour vous montrer ainsi le désordre de mon cœur ! prenez en pitié mes haines, mes tendresses, mes souffrances qui sont aussi coupables. Ah ! si c'est un crime d'aimer un homme qui appartient

à une autre femme, Dieu n'en pourra pas demander compte ; car le cœur, dévoré par cet affreux amour, est plus rempli de misère et de désespoir que l'enfer lui même. Pardonnez ce dernier cri de mon désespoir, je ne vous affligerai plus de mes inutiles plaintes ; vous serez toujours mon refuge, l'ange de mes bonnes pensées, je ne vous cacherai que mes larmes.

Adieu, je vous aime et vous regrette.

(*La fin au prochain numéro*).